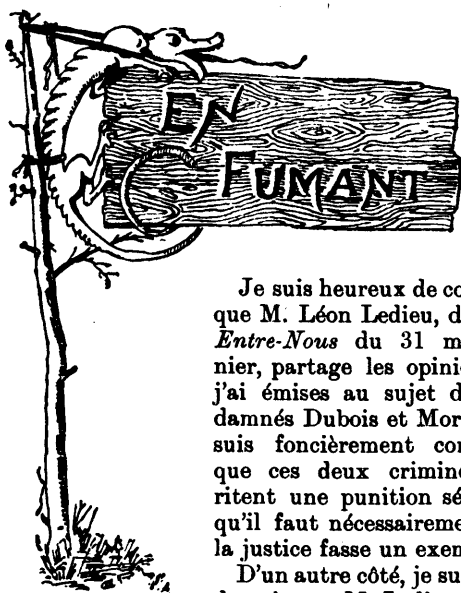




Je suis heureux de constater que M. Léon Ledieu, dans son *Entre-Nous* du 31 mai dernier, partage les opinions que j'ai émises au sujet des condamnés Dubois et Morin. Je suis foncièrement convaincu que ces deux criminels méritent une punition sévère et qu'il faut nécessairement que la justice fasse un exemple.

D'un autre côté, je suis peiné de voir que M. Ledieu, se soit laissé prendre aux racontars des journaux, à propos du shérif de Montmagny. Je crois de mon devoir, en ma qualité de citoyen de Montmagny, de faire connaître les faits sous leur vrai jour.

Le shérif de Montmagny, un vieillard aux cheveux blancs, le type du parfait gentilhomme, est actuellement en butte à de petites misères. On a cherché à le trouver en faute, mais comme il accomplit ses devoirs avec assiduité, honnêteté et équité, les efforts de ce côté ont été vains. On a donc eu recours à de vils moyens et on a inventé—dans une certaine boutique à tout faire—une série de faussetés les unes plus mensongères que les autres.

On a attribué au shérif Lépine un langage brutal à l'adresse du condamné Morin. On a mis dans sa bouche des paroles odieuses qui, si elles avaient été prononcées, mériteraient la censure de celui qui les auraient proférées.

Mais, heureusement, ce langage barbare n'a jamais été tenu, ces paroles rudes n'ont jamais été dites, et tout ce qui a été raconté est une affaire de pure invention montée dans le but évident de nuire au shérif Lépine.

On a beaucoup parlé et on parle encore de Stanley, le célèbre explorateur. L'univers entier a eu longtemps les yeux tournés vers lui.

Il serait peut-être intéressant de mentionner ici les noms de ses prédécesseurs. Ils n'ont pas fait autant de bruit que Stanley, mais ils ne méritent pas moins qu'une gloire impérissable soit attachée à leurs noms.

Ces dignes émules de Stanley sont : Mungo, Park, Clapperton, Lander, Bolognesi, Antinore, Belzoni, Speke, Grant, Caillié, Burton, Schwcin-furth, Miani, Piaggia, du Chaillu, Barth, Vogel, Baker, Rohlf, de Compiègne, Marche, Livingstone, Machtigal, Cameron, le comte Romain Savorgan, de Brazza, Cialdi, Romolo, Gessi et beaucoup d'autres.

A ceux que je viens de nommer revient l'honneur d'avoir éclairé—en partie sinon complètement—les mystères qui planaient sur l'Afrique ; c'est à eux que nous devons des données quasi-certaines sur cette partie notable du globe terrestre qui avait été jusqu'ici inaccessible aux explorateurs de toutes nations.

Les courageux propagateurs du christianisme ne sont pas non plus étrangers aux explorateurs qui se sont succédés depuis 1795, date de la première tentative faite par Mungo Park pour pénétrer au centre de l'Afrique. Poussés par le désir d'évangéliser ces peuplades qui croupissaient dans l'ignorance la plus noire, ignorance pleine de préjugés et de superstitions comme en font naître le mahométisme et le fétichisme, ces braves pionniers du catholicisme se sont efforcés de stimuler l'amour des voyages chez les peuples de l'Europe. Ils ont démontré quel bien immense ces explorations pouvaient faire à la civilisation chrétienne. Ils ont fait voir les avantages que pourrait retirer le

monde civilisé en étendant ses relations commerciales parmi les peuples de l'Afrique.

On a fini par comprendre tout cela, et aujourd'hui les descendants de Cham ne nous sont pas inconnus, ni le pays qu'ils habitent.

J'ai lu quelque part—je ne puis préciser où—une recette contre le choléra. Cette recette est donnée en vers et quoique dite d'un ton badin, n'en est pas moins sérieuse. Je défie tous les hippocrates réunis en congrès, de trouver un meilleur préservatif.

Sans autre préambule, je cite mon anti-cholérique :

Un quarteron d'indifférence,
Autant de résolution
Dont vous ferez infusion
Avec le jeu de patience.
Point de procès ; force gaité ;
Deux onces de société ;
Avec deux dragmes d'exercice ;
Point de souci ni d'avarice ;
Trois bons grains de dévotion ;
Point de nouvelle opinion,
Vous mêlerez le tout ensemble
Pour en prendre, si bon vous semble
Autant le soir que le matin
Avec un doigt de fort bon vin,
Et vous verrez que cette pratique
Au choléra fera la nique

Ces vers ont été composés, paraît-il, en 1832.

Extrait d'un album :
Les sots disent à une femme qu'elle a de jolies dents, un homme d'esprit la fait rire.

Raoul Renoult

FRÉDÉRIC II, DIT LE GRAND ROI DE PRUSSE

Il est dans l'histoire un nom illustre, immortel, qui, semblable à un astre répandant sur le fond noir du firmament une douce clarté, brille en lettres d'or sur les plus belles pages de l'histoire de Prusse ; c'est celui de Frédéric le-Grand.

Frédéric, fils de Frédéric Guillaume, naquit en 1712. Son enfance fut beaucoup mise à l'épreuve, car son père, détestant les faibles constitutions ne put souffrir davantage celle de son fils. Il lui donnait des travaux pénibles, et voyant que son fils ne les faisait qu'en murmurant, il voulut lui faire couper la tête comme le fit plus tard Pierre-le-Grand à son fils Alexis.

Cependant, il montra de bonne heure un goût fort prononcé pour les arts et les sciences.

Après la mort de son père, arrivée en 1840, il lui succéda sur le trône de Prusse.

Son premier acte fut d'augmenter et de perfectionner l'armée. Il déclara la guerre à Marie Thérèse, impératrice d'Autriche et la força, par le traité de Breslau, de lui donner la Silésie comme partage. L'Autriche voulut reprendre les armes, mais Frédéric la vainquit dans quatre batailles rangées, et se fit confirmer par le traité de Dresde dans la possession de la Bohême.

Pendant la guerre dite de sept ans, le roi de Prusse lutta seul contre la France, l'Autriche, la Saxe, la Suède et la Russie, tous coalisés. Il éprouva d'abord quelques défaites, mais grâce à son génie et à son activité, il parvint à vaincre ces puissances co-associées.

Il releva alors son pays qui marchait vers la ruine en augmenta considérablement les ressources, bâtit des villes et des villages et les fortifia, creusa des canaux, ouvrit des voies nouvelles, fit fleurir les arts et les sciences, et s'entoura d'hommes savants et sages. Son père en mourant lui avait laissé une armée sans aucune discipline ; Frédéric, voyant ce désavantage, l'aguerrit et la disciplina, et avec elle il vainquit toutes les forces de l'Europe ; l'on s'étonne encore, non sans raison, qu'il eut pu com-

battre des puissances dont chacune pouvait disposer de centaines de milliers de soldats.

Il mourut en 1786.

Il fut le plus grand capitaine de son siècle et le premier des rois guerriers. Frédéric fut aussi un grand législateur. Il fit un code de lois très bien conçu, rétablit la justice dans tous ses droits, et fit régner sur son empire la confiance et l'équité.

Il ne pardonnait guère aux coupables et les châtiât sans toutefois passer au-delà des bornes de l'humanité. Avant de prononcer la sentence contre un accusé, il faisait d'abord examiner tous les griefs, s'en rapportait à ses conseillers, et enfin le condamnait s'il était coupable. Quelques prétendus savants lui ont reproché d'avoir profité de la faiblesse de l'Autriche pour conquérir une de ses provinces, d'avoir ravagé et épuisé la Saxe, d'avoir réglé sur l'esprit des conquêtes, et sur la gloire des combats, des démarches que la morale chrétienne et la rigueur du droit font dépendre d'autres principes. "Mais quel est le prince, dit Feller, quelle est la nation qui puisse se vanter d'avoir toujours préféré la bonne foi et la justice à ses intérêts." Frédéric fut doux et affable envers ses semblables ; il aimait les catholiques et les protégea beaucoup ; il connaissait le catholicisme comme étant la vraie religion mais il ne pouvait l'épouser car il y allait de son trône.

Un jour qu'il avait assisté à la grand'messe, chantée dans la cathédrale de Breslau par le cardinal de Zinzendorf, il dit à ce prelat : "Les calvinistes traitent Dieu comme un serviteur, les luthériens comme leur égal, et les catholiques le traitent en Dieu." Il fonda l'Académie de Berlin qui devint aussi florissante que celle fondée par Richelieu.

La devise de ce grand prince fut "je veux" ; il voulut être brave, il voulut faire de la Prusse l'un des premiers Etats de l'Europe, il voulut être législateur, il voulut que ses déserts de Prusse se peuplassent, il vint à bout de tout, car son génie ne pouvait reculer devant aucun obstacle.

Frédéric aimait beaucoup les reparties libres, surtout lorsqu'il y donnait occasion, et s'en offensaient rarement. Dinant un jour avec l'abbé Bastiani, il lui dit : "Quand vous aurez la tiare (car je ne doute pas que vos vertus ne vous la donnent un jour) comment me recevrez-vous, lorsque j'irai à Rome, pour vous rendre mes hommages ?—Je dirai, répondit l'abbé en souriant, qu'on laisse entrer l'aigle noir afin qu'il me couvre de ses ailes, mais en même temps, je me garderai de son bec."

Écoutez Feller :

"Un génie vaste, vif et rapide, une étendue de vues qui embrassent tout, une promptitude qui réunissait presque au même instant et le projet et l'exécution, la science de la guerre portée à son comble, une vie dure, infatigable, un fonds inépuisable de ressources personnelles et politiques dans les circonstances pénibles, une administration ferme, égale, conséquente, seront toujours des idées attachées au nom du grand Frédéric II, roi de Prusse."

Pierre Bidard

NOS GRAVURES

AU PRINTEMPS

Au printemps, la feuille brise le vert bourgeon ! Au printemps, la fleur s'étale hors de son calice. Au printemps, le passereau quitte l'abri sombre de son toit. Au printemps, les bébés longtemps prisonniers vont s'ébattre dans les allées sableuses, au milieu des gazons, sous les arbres embaumés.

Les jeunes mères toutes heureuses et toutes fières y surveillent leurs joyeux ébats, rêvant de l'avenir bleu, des douces espérances que les premiers beaux jours inspirent à toute créature.

C'est ainsi que M. Reichan personnifie aujourd'hui dans nos colonnes, le renouveau de toutes choses, dans une jeune femme et un jeune enfant au milieu des herbes, et à l'ombre des arbustes en fleurs.